

## L'écriture de la nuit

Bertrand Bergeron

Numéro 47, hiver 1991

Des marques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14958ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, B. (1991). L'écriture de la nuit. *Moebius*, (47), 9–14.

## L'ÉCRITURE DE LA NUIT

Bertrand Bergeron

*Je ne sais toujours pas comment j'arrive  
à accoster de ce côté-ci des choses.*  
«La vérité de Nicole», Gilles Pellerin

Il y a dans l'amour autant de haine que d'amour. Quand je regarde Pierre, son assurance que rien, vraiment, ne justifie et qui me fascine pourtant, ou encore quand j'écoute ses certitudes quant à l'âme et aux esprits qui traversent le réel et les êtres à la manière du vent, un souffle invisible peut-être, mais que l'on ressent au plus profond de soi-même, toutes ces choses évidentes pour moi, qui n'effleurent même pas l'esprit de Pierre, qui attisent ses sarcasmes et moqueries, je le hais. Il m'est alors impossible de supporter l'idée qu'il s'approche, que ses mains ses lèvres sur moi. Mais son indifférence me devient une morsure autrement intolérable, plus affolante encore. Je le hais, j'ai oublié comment vivre sans lui, sans du même coup ressentir au plus profond de moi une sorte d'errance qui donne à tous le même visage, à tous les gestes une équivalence folle dans l'insignifiance. Que Pierre se tourne vers moi, qu'il me sourie, et les choses reprennent leur place. Les esprits qui avaient déserté me reviennent, me font habiter le présent.

Un jour, je comprendrai peut-être ce qui, depuis notre première rencontre, me fait détester cet homme et me rend incapable de lui résister quand, avec une douceur qui n'est pas la sienne, il sème de vêtements le trajet jusqu'à notre lit. Où puise-t-il ces secrets qui me font m'endormir dans ses bras, abandonnée? Même des choses aussi simples, des contradictions à ce point immédiates chez moi, il m'est impossible d'en parler avec lui. Car il a tôt fait de se moquer de ce qui lui échappe, il sait toutes les astuces pour brouiller, aux yeux des autres, ses propres limites. C'est un profane, il n'a pas d'âme, personne n'est aussi beau que lui dans le plaisir, il ne connaît d'autre mystère que mon ventre où il se perd. Mais sitôt qu'il s'est abandonné dans mes bras, qu'il a somnolé contre mon épaule, il se reprend, une machine à laquelle il faut répondre, qui demande des explications à tout, au moindre geste, à la plus petite parole. Et alors, il redevient ce qu'il est vraiment, un être étanche à tous les mystères du vent, aux tourments des âmes et à la libre circulation des esprits. Je hais cet homme, j'ai oublié comment on quitte un amant borné et, tout à la fois, il ne se trouve rien d'autre que les ruses de ses railleries pour me garantir contre les âmes quand c'est de moi qu'elles s'emparent pour se livrer aux cruautés du tourment.

Une fois, une seule, je lui ai raconté un rêve. Au cours duquel je roulais à bicyclette. Je portais une robe fleurie — bien que j'abhorre ce genre d'imprimé —, les fleurs faisaient comme des taches, la robe collait à ma peau à cause du vent. Mais ce n'était pas là ce qui m'inquiétait. C'était plutôt une main, une main sans visage, une main qui tient quelque chose. Effrayée, je me suis réveillée en larmes. Et Pierre... Il est si gentil tant qu'on n'a pas mis de mots sur ce qui vous bouleverse, tant qu'il vous sent remuée dans ce moment d'avant les mots. Après, une fois que je lui ai eu raconté, je me suis sentie tellement diminuée dans ce qu'il disait, que ce n'était plus la peine de pleurer. Il avait lu sur ces choses, *il savait*, voilà! Il connaissait des mots qui le protégeaient de mes appréhensions, de mes terreurs, contre ma détresse. Il parlait de déplacement, de condensation, il avait vidé la nuit de tout ce qui vous remue, de tout ce qui fait de vous quelqu'un à la merci d'on ne sait trop quoi,

livrée à quelque souvenir qui ne réfère à rien, mais dont votre corps est traversé comme s'il s'agissait d'un orage. Pierre, lui, avait à sa disposition des mots qui vous réduisent plutôt à un être qui déraisonne, une machine qui se disloque, alors que le rêve soulève un voile, vous laisse dans cette certitude blessante que c'est ainsi que vous dit le rêve, que vous êtes. Une main vous menace, et rien ne saurait être inventé pour vous protéger, vous garantir.

Jamais plus je n'ai raconté à Pierre quoi que ce fût de mes rêves. J'ai d'ailleurs, à partir de ce moment, fait davantage que simplement garder le silence sur les images de la nuit. Pour cela et pour le reste, je lui en ai voulu, je ne lui ai rien pardonné. Le pardon n'existe pas pour qui laisse aussi seule celle qu'il dit aimer.

Quand la voix du rêve me revenait le jour, au milieu d'une activité anodine, et que Pierre se trouvait là, je lui souriais, rien d'autre. J'ai découvert qu'il me suffisait de cela — lui sourire — pour que, petit garçon besogneux, il se retrouve en toute ignorance dans la solitude la plus épaisse. Alors je poursuivais simplement mes activités, il ne saurait rien de moi, de ces scénarios qui me viennent, ces images qui s'emparent de moi, des voix des esprits quand elles me mêlent à leur propos, quand elles me souillent. Ce sourire, ce silence me le garderaient. Nous resterions les amants les plus liés du monde. Les êtres du rêve me traverseraient avec cette acuité qui lui demeurerait à jamais lettre morte.

J'en vins même à me cacher de Pierre. Ou plutôt à lui cacher mon corps. Je me souviens très bien du premier matin où cela s'est produit. Il était beau, tout sourire devant son café, à me regarder comme on s'ouvre à la merveille dont on se croit le seul usager. Il ignorait tout des êtres de la nuit, à plus forte raison quand ceux-ci empruntent son visage... un petit garçon qui réussit bien à l'école!

Ce matin-là, je me suis éveillée avant lui, j'ai ressenti une douleur aiguë à la naissance des reins. Du côté droit. Songeant au rêve, j'ai tout de suite compris de quoi il s'agissait. Lui, il dormait.

J'ai enfilé ma robe de chambre, me suis levée sans bruits; j'ai filé à la salle de bains, la glace de la salle de bains. La marque que je portais sur le haut des reins, apparemment,

ne savait rien du déplacement ni de la condensation. C'était l'écriture de la nuit. Elle disait que le rêve porte ses mystères et ses êtres, que j'ai une peau sensible, un corps, que la nuit n'épargne personne, ne me garde de rien, et que si je ne faisais gaffe, Pierre me questionnerait sur cette marque, qu'il chercherait à me faire parler.

Et puis, une fois terminé le premier café, au moment où je m'apprêtais à remplir de nouveau les tasses, Pierre s'est également levé, il est venu vers moi. Il m'a prise dans ses bras, ses bras qui m'enserrent, ses mains qui se posent avec passion sur mes reins, j'ignore si je parviendrai à tenir la cafetière, je m'en veux de lui entr'ouvrir les lèvres, qu'il parvienne à trouver avec autant de facilité que je ne suis pas. Alors il s'est produit ceci : je n'ai pas échappé la cafetière, elle ne s'est pas brisée contre le carrelage. Mais j'ai senti d'une manière aiguë l'une de ses mains, qu'elle me pressait sur le côté droit, qu'elle se posait douloureusement, sans que Pierre n'en sache rien, sans hésitation aucune.

Je n'aurais pas imaginé qu'il fût aussi simple de dissimuler. Ou plutôt que la complicité de l'autre, sa cécité, s'obtiennent sans la moindre résistance. Il fallait que quelqu'un d'autre en lui, une ombre, il fallait que cette ombre filtre son regard. D'une certaine manière — je ne mis pas long à m'en rendre compte —, c'était sans doute cette ombre qui, le soir, me disait à sa place *bonne nuit* dans une langue autre, dans la langue d'une âme que Pierre ignorait être celle d'un autre glissé en lui quand approchait le moment du sommeil. Car c'est encore Pierre qui tentait de me rassurer, *ne t'en fais pas, tu connaîtras un sommeil sans rêves, tu n'auras pas ces cauchemars, je te le promets*. Mes rêves l'ayant inquiété, il m'enlaçait, je m'en remettais à lui dans cette foi complice qui vous rend à ce que la tranquillité du quotidien ne saurait qu'un temps garder sous silence.

Avec le temps, certains souvenirs me revinrent. Pierre ne m'avait-il pas lui-même, lors de nos premières rencontres — pensant en cela me flatter —, n'avait-il pas été le premier à me dire que je ne ressemblais pas à une femme d'ici, que j'étais trop étonnante, avec ces yeux d'une Juive, l'ovale du visage typique des Slaves? Un merveilleux profane qui se croit maître du langage, qui s'imagine à l'ori-

gine de ces effets magiques qui font s'allonger la femme désirée et l'amènent à gémir. Il avait simplement croisé les âmes, ses paroles lui venaient d'ailleurs, il s'en croyait le maître lorsqu'il me chuchotait, dans ses reconnaissances après nos grandes fougues, *parle mon amour, avoue*.

À présent, chaque fois qu'approchait l'heure du sommeil, il m'enlaçait, me faisait les promesses les plus graves contre l'agitation des rêves, personne ne me ferait de mal, et cette sueur qui me venait à la simple idée du sommeil et de ses scénarios, ce n'était là que le produit de mon imagination sauvage des dernières semaines. "Parle-moi", me soufflait-il avant la nuit. Et alors sans doute a-t-il toujours cru me chuchoter "bonne nuit" quand ses lèvres murmuraient distinctement "guten nach".

Et puis durant le sommeil, une âme venait vers moi, elle avait son visage, portait un uniforme, cette main inflexible qui manie des objets affolants, puisqu'il n'était aucun moyen auquel cet homme aurait renoncé, aucun instrument dans un scénario de maîtrise, pour me faire parler, pour m'amener à dire des secrets qu'une autre que moi, qui aurait eu mes traits, ces yeux qui plaisent à Pierre, une autre que moi s'obstinait à taire, se retranchant dans le mutisme au prix de sa souffrance, au prix de ces marques sur le corps, celles-là même que le matin, je ne tentais même plus de dissimuler à Pierre, puisque ses yeux ne savent pas lire sur le corps de l'autre l'écriture de la nuit.

